

L'homme en boîte

Daniel Paradis

Number 76, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5348ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paradis, D. (2007). L'homme en boîte. *Brèves littéraires*, (76), 47–52.

Cette maison donne des picotements au ventre et sur la peau. Des fenêtres sans volets dans une façade sans paupières jettent aux vents qui passent un regard ébréché. On y entre avec quelques soucis, quelques fissures dans les années, lorsqu'il n'y a plus rien à prendre et plus rien à donner.

Elle craque au présent, elle craque au passé. Les murs dégagent une odeur de perles desserties, de rêves mal clos.

On y laisse à l'entrée son fatras de questions, de crainte que l'escalier blasé, vermoulu, qui mène à l'étage et a, dirait-on, pour seule fonction d'attendre, ne grince davantage sous le poids des inquiétudes. En haut, après un mince corridor, on débouche dans une chambre frisque; de l'autre côté de la fenêtre close, monte, à partir des arbres en contrebas, une respiration sans écorce, des volatiles s'agitent en une volée de couleurs qui, ensemble, dessinent un Oiseau, celui qui porte une majuscule et ne se voit que de haut et de loin.

Et seulement après, on remarque, dans un coin, un homme tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Rien de spécial en lui sauf une discrétion nerveuse, mal ajustée au décor. Debout, à l'image d'une utilité au théâtre, à un cheveu de se fondre dans un rôle, il semble lire, détailler, décoder mon aspect. Sa voix ordinaire, sans relief, glisse entre ses lèvres minces :

– Vous avez compris ? C'est impressionnant, mais pas si grave.

Il faut bien répondre.

– Compris quoi ?

– Que vous êtes décédé.

Une phrase lâchée sans émotion, comme un emballage de gomme.

– Quoi ?

Ne subsiste maintenant qu'une salle cubique, malcommode, plus rébarbative encore que les marches de tout à l'heure. Et tout au fond, au bout d'une paroi neutre et froide, seule issue, une porte coincée, sans décoration, sans prétention.

Je me souviens de m'être mis au lit comme d'habitude et...

- ... vous êtes mort, oui. Dans ce cas, sans douleur. Tant mieux.

- La maison... ?

- ... un des nombreux rêves qui menaient ici. Sa présence n'est plus nécessaire.

- Mais où sommes-nous ?

- Dans un sas, un lieu de transition.

Curieux endroit, oui. On dirait un cours de géométrie abandonné par un professeur en mal d'idées. Des diagonales imaginaires s'y croiseraient volontiers juste au centre, avec une étincelle en prime, pour narguer les lois de la physique. En pareille circonstance, pourquoi ce besoin de se donner contenance ?

Engourdir le choc, le diluer... Des images naviguent et chavirent : mon cœur aux trop grosses oreillettes m'a finalement déséquilibré et fait tomber. Les avertissements du médecin, les « tant pis », les « plus tard » jetés en l'air, les petits matins mal réveillés, les journées grincheuses rouillées aux charnières qui faisaient heureusement penser à autre chose. Et en filigrane, le besoin de foncer malgré tout, d'ourler à pleins sens les boucles du temps...

Un soir, dans une autre chambre désormais inaccessible, sur un terrain mal rasé, barbe de neige, je suis parti au printemps.

- J'ai un choix, mon mot à dire quelque part ?

- Presque toujours.

Ses paroles rencontrent les miennes, les longent sans spécialement s'y accrocher.

- Entre quoi et quoi ?
- Eh bien d'abord, on peut rester recroquevillé à se plaindre.
- Ça mène à quoi ?
- À rien, mais si ça vous chante...
- Tout à fait idiot.
- Certes.

Drôle de conversation : un livre oral feuilleté avec méfiance, de crainte d'y laisser un doigt.

- Sinon ?
- Il y a cette porte, là-bas.

Ah, la porte ! Du coup moins impersonnelle, elle a l'air de respirer. Toute une vie disparue et maintenant, plus rien que ce cube où un homme étrange m'observe et devine mes souvenirs décevants ? Qu'attend-il ainsi ? Tu parles d'un choix : même le passage par lequel je suis arrivé n'existe plus.

- Quelle est votre utilité, en fait ?
- Préparer les gens à partir.
- Qu'y a-t-il là derrière ?
- Trop long à expliquer. Ouvrez et voyez.
- ... Puis la porte disparaîtra comme le reste, comme toute possibilité de revenir en arrière.

Un silence

- Et si je n'y vais pas ?
- Vous resterez ici.
- En votre compagnie ?
- Oui, et je n'ai pas que ça à faire !

Tiens, de l'impatience ? Moi aussi, au fil des années effarouchées, j'en ai eu à revendre, avec des tics pour bouger et vivre deux fois plus. La vie poussait trop fort contre la peau. Des années durant, elle a giclé par la bouche, puis le pénis, puis toutes sortes de flammèches grésillaient dans le corps : impatience, doute, faims, regrets, délires fugaces. « Quelque chose » voulait sortir : une substance à l'épreuve des mots, fluide, qui sentait

la matière vieillir autour d'elle. Un sacrifice dans la lumière.

L'autre continue à déchiffrer les couleurs de mes pensées, affichées sur ma nouvelle enveloppe, se tait de nouveau, me laisse réfléchir, sans trop de patience, apparemment. Discretion forcée chez ce majordome de la Faucheuse !

- Mais enfin, je suis décédé, merde !
- C'est de ma faute si vous êtes né, et avec un cœur faible ?
- Non, mais...
- « Non mais » rien du tout. Tous pareils : tôt ou tard, ils me poussent à bout.

Des reproches comme s'il s'adressait à... Mais en pareil lieu, peut-on agir autrement qu'en enfant ?

Une vie, ça fait partie des produits inflammables. Me voici donc aux prises avec un portier qui, au lieu de bloquer les gens, insiste pour qu'on entre, mais qui dit intermédiaire, dit organisation. À quoi bon quitter un monde compartimenté pour trouver d'autres limites, encore une hiérarchie ?

- Un chaos, des tourbillons, des monstres vous auraient plu davantage ?

Ah oui, ces fichues couleurs qui trahissent les pensées, faudra s'y habituer aussi ! Les siennes remuent en petites vagues sur ses vêtements, plus neutres, en tout cas moins brouillonnes que les miennes. Mais au fait...

- Vous-même m'avez l'air prisonnier.

Il proteste :

- D'une parole donnée seulement. Mais il ne s'agit pas de moi ; la porte vous attend.
- Un moment quand même.
- Je vous hais.

Juste retour des choses : tu fais partie du système, bonhomme, accepte ce qui l'accompagne.

– Où prendriez-vous le droit de me forcer à quoi que ce soit ?

Il a sûrement l'habitude de telles remarques, mais les miennes le prennent à chaud, en pleine défensive.

– Vous avez de la chance que cette règle existe.
– Pas très calmes, les valets de l'au-delà. Je les aurais crus... imperturbables.

Pour une fois que j'ai prise sur un serviteur de l'Ennemie jurée de tout ce qui respire, pourquoi m'en priver ? Pousser un minable avantage en exaspérant un fonctionnaire : quelle pitoyable gloire ! Pour un peu, j'en tirais.

– Vous voulez gagner à tout prix.

Sa phrase de plomb jaillit calmement, autonome, sans point d'interrogation et nous leste tous les deux : il a compris, le futé. Après toutes ces années de lectures et d'efforts, voici qu'arrivé à terme, devant une espèce d'examen, tout épaissi de connaissances, impossible pour moi d'impressionner quiconque, sauf un cerbère, et encore en jouant la tête de mule !

– Répondez à une question et j'y vais.
– Promis. Qui êtes-vous ?

Maintes fois, cette question a dû le percuter, sur tous les tons, mais sans doute pas posée ainsi, presque à l'envers, à la mauvaise extrémité du dialogue. Un de mes bolides aurait-il touché un point faible ?

– Disons....

Un vent frais nous frôle tout à coup. Une saveur d'adieu, la fin d'un clin d'œil. Allez, l'homme, prononce ne fût-ce que des paroles sous le bâillon, des sons pour tendre un piège aux fibres du destin, faire dégringoler sur la scène les marionnettistes cachés.

– ... un ami.

Vérité brute, concentrée, à froid. Qu'aurait-il pu me dire d'autre ? Me révéler des secrets d'univers qui

bouillonnent de toute façon derrière les embouteillages du silence, au fond de toutes les âmes ? Et qui remonteront à leur propre cadence... Et sur ceux que j'aime et qui continuent à respirer là-bas, que pourrait-il m'apprendre que je ne sache ou ne puisse trouver moi-même ?

Quelques pas... Sur le point de prendre le large, à l'image d'un banc de brume, devant cette fichue porte qui s'ouvre enfin, que répondre à ces gens qui, dans un espace pour moi révolu, pleurent mon écorce vide ? « Si nous nous rencontrons dans un rêve et si j'ai l'air étrange, ne faites pas trop attention. »